

Le dernier voyage

Mikhaïl Koltsov



M. Koltsov dans les années 1920 (vm.ru)

Source: Lénine tel qu'il fut. Paris, Bureau d'Éditions, 1934, pp. 234-237

Par une nuit profonde, dans des ténèbres glacées, les anciens de la grande tribu bolchevique se rendirent à l'endroit d'où il leur fallait rapporter le corps inanimé du chef défunt. Le rapporter et le montrer à des millions d'êtres devenus orphelins.

Un petit train dans la gare déserte, muette... On démarre sans bruit, furtivement. Dans les wagons règne un silence morne. Cols relevés, regards fixés, pétrifiés, rivés au sol. Et c'est la chanson scandée des wagons en marche, jusqu'à l'arrêt, jusqu'à la petite station gelée au milieu de la plaine neigeuse.

Le jour est proche, mais le ciel glacé est plus noir que la sombre forêt, plus noir que nous, qui cheminons lentement, telle une sombre chenille sur la neige, tout là-haut bien loin, par les trouées de cette forêt d'hiver, là-bas, où nous devons trouver les lumières de la maison où l'on veille le corps de Lénine.

À présent, ce n'est plus le convoi des wagons ; ce sont de vieux traîneaux paysans, très bas, qui nous emmènent dans les profondeurs neigeuses, en se faufilant comme des chenilles noires par un étroit sentier, toujours plus haut. Plusieurs d'entre nous sont couchés silencieux au fond des traîneaux ; d'autres, le visage sombre, marchent à grandes enjambées, s'enfonçant avec les traîneaux dans les ténèbres du crépuscule qui s'effiloquent.

Une lumière s'allume devant nous, puis disparaît à un détour du chemin. La voilà de nouveau, encore, et voici un petit enclos avec une maison située sur une colline au milieu d'un taillis. On s'arrête. Sans nous bousculer, nous passons la porte cochère, puis, par un pavillon, nous pénétrons dans la cour intérieure.

Une vieille maison blanche, haute, aux colonnes élancées, dans le cadre somptueux de la forêt argentée et de la neige bleue. Sans difficulté, comme à la campagne, une porte vitrée s'ouvre, qui conduit directement à l'intérieur de la maison.

Dorénavant, dans les yeux las, mais pleins d'espérance et de foi des millions d'opprimés, restera à jamais ce petit château forestier, lieu où s'apaisa le chef, où s'acheva cette vie unique au monde, où s'arrêtera cette volonté de lutte inassouvie.

La maison est tranquille, confortable, spacieuse. Des tapis étouffent le bruit des pas. Ici, chaque pouce est de l'histoire, chaque pas est un champ offert à l'admiration pieuse des générations. C'est par cette fenêtre aux vitres décorées de givre, que l'homme qui avait tout compris, colosse enchaîné en plein élan, dans l'épanouissement de ses forces, torturé par la souffrance inexprimable de cette impuissance forcée, contemplait le lointain au delà du court sentier de la forêt et du calme rustique de ce jardin campagnard, où il voyait l'enfer des martyrs brûlés et crucifiés, sur les golgothas industriels, les centaines de millions de ses frères qui, des fournaies capitalistes du monde entier, lui tendaient les mains pour qu'il les sauvât.

C'est là que, dans un fauteuil roulant, à son pupitre, dans un rocking-chair, il était assis, se mouvait, touchant dans son application à guérir pour se remettre au travail. Guérir, pour la joie de tous ceux qui, saisis par l'angoisse, souffraient, mais attendaient avec espoir que le chef reprît le gouvernail et sa faction de toujours.

C'est ici, dans cette vaste pièce, que venaient chez l'« oncle » Lénine les enfants des villages voisins, pour s'asseoir, faire des culbutes sur le tapis, recevoir un sourire, une caresse, une pomme et un joujou en cadeau.

Un escalier tournant. Nous montons. Silence. Dans une chambre à demi-obscur, qu'il faut traverser pour pénétrer chez Vladimir Ilitch, est assise sur un canapé [Nadejda Constantinovna](#), la compagne, l'amie, la camarade qui fut toujours à ses côtés. Elle est à son poste, devant la porte ouverte de la chambre d'Ilitch. On les dirait taillés dans la pierre, les traits amaigris de son visage, mais la race des bolcheviques est solide : Nadejda Constantinovna répond simplement, poliment, en termes précis et brefs à l'ami, un ouvrier, qui s'est assis près d'elle et lui exprime ses condoléances. [Maria Ilinitchna](#) ne reste pas assise, elle marche dans un va-et-vient continu, de son pas ferme, toute droite, parcourant les étages et les pièces de cette maison dont le maître n'est plus.

Cette chambre mortuaire pleine de tristesse respire cependant le calme et la fierté. Pas de désespoir chargé d'un encens écœurant. Pas de mystique de l'au-delà. Seule, la simplicité douloureuse de l'inévitable décomposition de la matière organisée dans cette grande substance que fut Vladimir Ilitch, le chef des classes opprimées de l'humanité. Voilà la raison de ce silence si expressif, si fier, qui règne dans la chambre du chef défunt ; voilà pourquoi les arrivants ont ces regards inexorables, les lèvres serrées.

Le voici ! Il n'a pas du tout changé. Toujours le même. Son visage est calme, il sourit presque, du sourire dont il avait le secret, impossible à dépeindre, sourire d'enfant espiègle, connu de ceux-là seuls qui l'avaient vu. Pleine de vie, la courte moustache rude qui garnit la lèvre supérieure est dressée en bataille. Comme si lui-même il était stupéfait de l'événement. C'est bien Lénine, mais il ne bouge pas, ne gesticule pas, n'agite pas sa main, n'arpenne pas la chambre de biais à petits pas joyeux et précipités. C'est bien Lénine, mais le voilà étendu, tout droit, les bras le long du corps, les épaules revêtues d'une vareuse kaki...

En descendant l'escalier, un militaire bolchevique dit, comme se parlant à lui-même :

— Il a très bonne mine, Ilitch, tout comme nous l'avons vu la dernière fois.

... Voici les vieux. Ils sont tristement assis en bas, sur un divan. Ils s'enveloppent frileusement dans leurs capotes, font craquer leurs phalanges ; la voix bourrue, s'interrompant les uns les autres, ils s'abandonnent aux souvenirs. Ce sont de très grands personnages du gouvernement du grand pays soviétique, guidé par Vladimir Lénine. Ce sont les chefs des grandes administrations d'État, où le génie de Lénine, de l'homme politique et du combattant se déployait puissamment. Mais en ce moment, ce ne sont que des vieux, qui, à la manière des vieux, se remémorent tous les petits faits palpitants de vie. Les bons mots de Lénine, son opiniâtreté, sa jovialité, son « amour-propre de joueur d'échecs », ses patins, sa correspondance, sa sensibilité sans bornes à l'égard des camarades et sa charmante simplicité.

Il fait tout à fait jour maintenant. Il est temps de nous en aller, pour Lénine et pour tous les autres. Le cercueil rouge descend doucement l'escalier. En silence, sans chanter, on le porte dehors et on le pose à terre. Une minute de tristesse et de douleur indicible, intolérable, de cette douleur qui couvre d'un blanc de chaux la figure et les yeux cernés de Staline, penché sur le cercueil. Il faut poser le couvercle de verre.

Les flocons de neige tombent sur le front découvert et les lèvres d'Ilich. Le couvercle est posé. On pleure. Les bolcheviques pleurent.

Le groupe étroit, d'abord, mal formé s'engage dans l'allée du bois. Des deux côtés, des paysans se pressent. Il est difficile d'avancer jusqu'à ce qu'on ait gagné la grande route au milieu d'un champ de neige.

N'est-ce pas là ce qui nous appartient, ce qu'il y a de national dans la grande révolution russe-internationale ? Le chef du prolétariat mondial est mort à trente kilomètres de la ville et à cinq kilomètres du chemin de fer dans les profondeurs de la forêt !

La plaine immense, une nappe blanche à perte de vue. Du traîneau qui nous précède, un petit moujik couvre la route de branches de sapin. Bolcheviques, nous portons Lénine sur nos bras, par la steppe neigeuse, pendant cinq kilomètres, jusqu'à la gare...

Tout autour, sur les collines, des paysans, des paysannes, des enfants qui se précipitent, des vieux à longue barbe, appuyés sur leurs longs bâtons en forme de crosse qui s'enfoncent dans la neige ; compatissants et calmes, ils nous suivent longuement du regard sur le chemin tracé par les branches de sapin :

— Il était bon, ce Lénine. Il ne nous a fait que du bien à nous autres, paysans.

Nous continuons d'avancer en portant le cercueil. On voit déjà la petite station qui fait une tache jaune. C'est de cet endroit, en partant de la voie ferrée, que le prolétariat du globe terrestre attend Lénine : l'Europe, l'Amérique, le télégraphe, la T.S.F., la douleur condensée des quartiers ouvriers de toutes les capitales du monde. Mais ces cinq kilomètres à pied, par ce sentier étroit, c'est notre révolution russe, c'est l'élan de ces milliers de kilomètres s'échelonnant sur les déserts de neige, son rude élément naturel qu'éveille et que guide le grand Lénine, le chef d'airain des ouvriers, le chef et l'ami des paysans.